

# Bulletin

de la

## Classe des Arts

EXTRAIT

Étapes nouvelles dans la controverse  
sur les fonts baptismaux  
de l'église Saint-Barthélemy à Liège

par Pierre Colman  
Membre de la Classe



6<sup>e</sup> série  
Tome XIX

2008

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE



## EXPOSÉ

# Étapes nouvelles dans la controverse sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy à Liège

par Pierre Colman  
Membre de la Classe

*Disputatio discordia non est*

L'essai que voici est le prolongement d'un autre, publié en 2001 dans le *Bulletin de la Classe, Les étapes de la « querelle » des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy de 1903 à nos jours*, les titres le soulignent assez<sup>1</sup>. Ce texte-là a été réédité dans un de ses *Mémoires*, sorti de presse en 2002, qui présente les recherches poursuivies au long de vingt années<sup>2</sup>.

Ce *Mémoire* a été signalé dès 2003, spontanément, et d'autant plus obligeamment, dans les *Échos du patrimoine* (n° 59, p. 9-10) et dans *Infor-archéologie* (rubrique 157-254). Les premiers comptes rendus ont été publiés deux ans plus tard. Un dans le vaillant *Journal für Kunstgeschichte* (t. 9, fasc. 3, 2005, p. 195-201), sous la signature d'un membre du corps professoral de l'Université de Leyde, Elisabeth Den Hartog. Un dans une revue américaine, *Speculum* (vol. 80, n° 2, avril 2005, p. 548-550), sous celle d'Anne-Marie Bouché (Princeton University). Et un dans

<sup>1</sup> *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 6<sup>e</sup> série, t. 12, 2001, p. 127-147.

<sup>2</sup> P. COLMAN et B. LHOIST-COLMAN, *Les fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy à Liège, chef-d'œuvre sans pareil et nœud de controverses*, Bruxelles, 2002 (Académie royale de Belgique, Classe des Beaux-Arts, mémoires in-8°, 3<sup>e</sup> série, t. XIX), p. 163-183. Cité ci-après *Mémoire*.

une revue néerlandaise, *Millenium* (t. 19, 2005, n° 2, p. 194-197), sous celle d'un médiéviste chevronné, A. M. Koldewij, professeur à l'Université de Nimègue. Trois de plus ont paru en 2007 : dans la *Revue des arts* (n° 156, p. 99-100) sous celle d'Élisabeth Antoine, dans la *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art* (t. 76, p. 173-176) sous celle de Monique de Ruelle, et dans le *Bulletin monumental* (165-II, 2007, p. 226), sous la forme d'une brève notice anonyme. Je n'en attendais plus lorsque j'ai présenté mon exposé. À tort : la *Kunstchronik* vient d'en donner un (t. 62, 2009, p. 31-33) ; il est en anglais ; c'est un spécialiste britannique des manuscrits, Richard Gameson, qui l'a écrit. Les savants allemands qui connaissent la question mieux que personne sont apparemment paralysés par la perplexité. Les revues italiennes et anglaises se sont enfermées dans le silence, tout comme des belges pourtant admirablement fertiles en comptes rendus. Les lettres de rappel, envoyées en bon nombre, ont suscité des réactions diverses : le volume a été égaré par les services postaux ou dans les bureaux ; son envoi restera sans suite, n'ayant pas été sollicité ; l'auteur pressenti et consentant a déclaré forfait ou demande encore un peu de patience. C'est décevant.

Le College Art of America a « posté » son compte rendu sur Internet parmi les *caareviews* ; l'internaute qui ne se contentera pas de la traduction de textes dont l'ouvrage est porteur et souhaitera prendre connaissance de la « full review » devra obéir à l'injonction « Sign in or become a member ».

Le rejet de l'attribution à Renier de Huy, d'abord, à l'art mosan, ensuite, est bien accueilli. La thèse dite « byzantine » ou mieux « romaine », se heurte, elle, à pas mal de scepticisme. C'est compréhensible, les arguments présentés n'ayant pas valeur de preuve décisive. Les recherches sont à poursuivre, et l'Italie est à privilégier, c'est l'avis général. Je ne me lasse pas d'y insister<sup>3</sup>. Le progrès des connaissances va éliminer les uns après les autres, j'en suis persuadé, les « miracles » qui émaillent l'histoire de l'art roman.

La vivacité du ton n'est pas du goût de tout le monde ; je plaide sur ce point les circonstances atténuantes. Les répétitions ne le sont pas non plus. Elles étaient inévitables dès lors qu'était abandonné le projet de publier seulement le dernier des onze textes. Les dix premiers ont été donnés à différentes revues fort ignorées en dehors du landerneau liégeois dans le cas de beaucoup d'entre

<sup>3</sup> *Mémoire*, p. 295-296.

elles. Il a paru bon de réunir toutes les pièces du dossier, mises à part quelques brouilles. «L'affaire» ne doit pas plus que d'autres sombrer dans l'oubli. Elle est de première importance dans ce que l'on nomme un peu pompeusement l'historiographie de l'art mosan. Elle est fort instructive dans la perspective de la maturation de la discipline. Elle a fait descendre dans la lice des «progressistes» prêts à remettre en question les convictions acquises, dans l'espoir de se rapprocher de la vérité, et des «conservateurs» portés à considérer une telle attitude comme aventureuse, voire dangereuse. «Plus outre» pour les uns, «Je maintiendrai» pour les autres.

Mon vieux camarade Robert Didier, qui dès mon tout premier exposé s'est mis en devoir de me rendre ridicule, n'a désarmé en aucune façon. «Nous nous refusons d'entrer à nouveau dans la polémique qui s'est développée en 1984 et dans les quelques années suivantes. Elle n'a guère dépassé le milieu liégeois. Un des auteurs des propositions en question les a lui-même qualifiées de *nouveauté époustouflante*. Elles le sont effectivement au point de n'avoir plus d'écho.»<sup>4</sup>

Voici la preuve du contraire. Roland Recht, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, m'a récemment écrit «j'ai la ferme intention de publier un article (de quelle longueur?) à propos de votre livre dont je pense, sans en partager absolument tous les arguments, qu'il est le premier à oser prendre, si je puis dire, les bœufs par les cornes! J'ai le souvenir de discussions avec mon maître Louis Grodecki dans les années soixante: cette œuvre l'intriguait au plus haut point, même si, dans ses écrits, il s'est rallié à la thèse officielle.»<sup>5</sup> De son côté, une étudiante de l'Uni-

<sup>4</sup> *Les fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy à Liège*, dans le catalogue de l'exposition *Art du laiton. Dinanderie*, Namur, 2005, p. 36-62. Le passage cité se trouve au bas de la page 37. «Le texte de cet article, commence l'auteur, reprend celui qui a été publié sous le même titre dans *Art du laiton. Dinanderie, Confluent*, hors série, avril 1992, p. 19-23. Quelques modifications et ajouts y ont été apportés. Nous y avons ajouté la bibliographie sélective qui, dans la revue *Confluent* avait été supprimée. Cette bibliographie compte quelques mises à jour. Bien qu'il soit l'une des «pierres angulaires» de l'art mosan, nous n'évoquerons pas le problème de l'ivoire de Notger qui lui aussi a fait l'objet de polémiques.» Quant aux deux mots extraits de l'un de mes propres articles dans l'intention de me faire passer pour un fumiste, ils sont à replacer dans leur contexte (*Mémoire*, p. 124): «Aux yeux des personnes peu averties, nos thèses sont d'une nouveauté époustouflante. En fait, elles s'inscrivent dans le droit fil de maintes intuitions anciennes.»

<sup>5</sup> Courriel du 23 mai 2007. Voir *Le Grand atelier* (Europalia. Europe), Bruxelles, 2007, p. 108.

versité de Neuchâtel m'a exprimé son adhésion, en toute spontanéité, dans des termes qui m'ont profondément touché<sup>6</sup>; les jeunes esprits souffrent naturellement beaucoup moins que les autres d'allergie aux remises en question.

L'année 2005 a vu paraître deux textes bien dignes d'une attention soutenue. L'un d'eux a pour titre *Le baptême du philosophe Craton. Origine et sens d'une image sur les fonts baptismaux dits de Saint-Barthélemy à Liège*<sup>7</sup>. «Ce serait un fort argument pour l'origine liégeoise des fonts si l'on identifiait aux alentours de 1117, date présumée de leur installation, l'histoire de Craton dans des manuscrits hagiographiques du pays mosan. De fait, on l'y trouve» écrit l'auteur, Robert Halleux (p. 703). Il l'a découverte, et cela mérite un coup de chapeau, dans le légendier de Stavelot «des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles» et dans le légendier de Lobbes «du XII<sup>e</sup> siècle». Et de s'exclamer «Les hommes doctes qui ont conçu le programme iconographique des fonts pouvaient donc prendre pleinement les matériaux à la tradition locale». Situés dans le temps de cette manière, ces deux manuscrits peuvent être postérieurs à 1118, *terminus ad quem* indiscuté pour l'installation des fonts dans l'église paroissiale voisine de la cathédrale de Liège, un événement propre à éveiller dans le diocèse entier l'intérêt pour le légendaire philosophe grec. L'explication du choix de la scène ne va pas de soi. Elle est toute trouvée si l'on se voit à Rome, vers l'an mille, dans l'entourage d'Otton III : l'harmonie entre les deux parties du monde chrétien y est alors une obsession majeure. Elle est proprement introuvable si l'on se voit à Liège entre 1107 et

<sup>6</sup> Courriel du 16 octobre 2005.

<sup>7</sup> C'est l'une des contributions réunies dans les *Mélanges* offerts à Guy Philippart de Foy, professeur aux Facultés Notre-Dame de la Paix à Namur, admis à la retraite en septembre 2003, «*Scribere sanctorum gesta*». *Recueil d'études d'hagiographie médiévale*, éd. Étienne Renard, Michel Trigalet, Xavier Hermand et Paul Bertrand, Brepols, Turnhout, 2005 (Hagiologia. Études sur la Sainteté en Occident – Studies on Western Sainthood, 3), p. 699 à 709. L'ouvrage ne se trouve dans aucune des bibliothèques que je fréquente. Étienne Évrard m'a prêté l'exemplaire auquel il a souscrit; il a en outre jeté un œil critique sur le premier jet de mes commentaires; j'aime à lui redire ma gratitude. L'auteur ne renvoie qu'une seule fois au *Mémoire*, dans la première de ses notes. Il le fait d'étrange façon: il introduit la référence par un «voir aussi» alors que «voir surtout» s'impose; il l'encadre entre celles de deux de nos publications qui sont vieilles de plus de vingt ans. Il s'abstient d'y renvoyer lorsqu'il expose des convictions qui sont en désaccord avec les nôtres, tout en dédaignant de les réfuter; on comparera sa note 43 (p. 706) et la page 235 du *Mémoire*. Il tient hors de son champ de recherche le «pseudo-psautier» mosan de Berlin, auquel nous attachons grande importance (*Mémoire*, p. 209-212).

1118: en ce temps-là, la haine les dresse l'une contre l'autre. Le *Mémoire* y insiste (p. 230 et 274). Robert Halleux ne veut pas le savoir.

L'autre texte, signé de Clemens M. M. Bayer, s'intitule *Qui les bœufs soutenant la cuve figurent-ils? Etude historique et épigraphique*<sup>8</sup>. La question ne porte que sur une partie de la matière traitée: les inscriptions sont scrutées dans leur totalité. Quant à la réponse proposée, elle éveille beaucoup de scepticisme. Les constats sont dressés avec une attention méticuleuse. Les interprétations sont échafaudées sans fondements solides, spécialement pour l'intrusion de la collégiale Saint-Pierre dans le débat. L'auteur se refuse à disséquer le *Mémoire* (p. 705-708). Une des comparaisons qui s'y trouvent est néanmoins passée au crible. Les autres sont ignorées. L'inscription de la pomme de pin du *Dom* d'Aix-la-Chapelle (*Mémoire*, p. 225 et 286) n'est pas prise en considération.

Un livre intitulé *Études sur les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège rassemblées et publiées par Geneviève Xhayet et Robert Halleux* est sorti de presse l'année suivante<sup>9</sup>. Ce sont les actes de la demi-journée d'études qui s'est déroulée à Liège le 12 mai 2004 sous l'impulsion de Robert Halleux. La réfutation des argumentations offertes à la discussion dans le *Mémoire* n'était pas au programme. Le sujet fut proprement tabou. Les organisateurs se sont donné les gants de rester en dehors de la «querelle», de la contourner, d'en minimiser l'intérêt. «Sur l'origine des fonts, les auteurs ont certes leur opinion, mais elle est accessoire»<sup>10</sup>. L'hostilité envers la remise en question des convictions traditionnelles est cependant évidente chez la plupart d'entre eux<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> *Cinquante années d'études médiévales. A la confluence de nos disciplines. Actes du Colloque organisé à l'occasion du cinquantenaire du CESC, Poitiers, 1-4 septembre 2003*, Turnhout, 2005, p. 665-726. Le *Mémoire* est souvent cité, mais pas autant qu'il devrait l'être. L'article complémentaire annoncé se fait attendre. Chez le jeune épigraphiste allemand, aucune trace de chauvinisme, bien entendu. Les controverses orales que j'ai eues avec lui m'ont laissé les meilleurs souvenirs. De l'avis de mon amical oracle en matière de latin médiéval, le professeur Étienne Évrard, il n'est pas sans pécher par excès d'assurance.

<sup>9</sup> Cité ci-après *Études*.

<sup>10</sup> *Études*, p. 8. «L'origine géographique d'une œuvre, comme le lieu de naissance d'un grand personnage, est une question vaine» lit-on là aussi. Un avis que plus d'un refusera de partager.

<sup>11</sup> *Études*, p. 99-101, 165-167, 196, 203, 211-235.



Fig. 1. – *Ange*, art mosan, vers 1170, laiton coulé. Francfort, Liebieghaus. Inv. n° 620. Copyright Liebieghaus.





Fig. 2. – Les deux anges de la scène principale des fonts. Copyright IRPA-KIK Bruxelles.

La contribution de Clemens Bayer et l'une de celles de Robert Halleux sont des rééditions de celles dont l'examen vient d'être fait<sup>12</sup>. Les textes à passer en revue se situent en grande partie dans des domaines qui ne me sont pas du tout familiers. Ceux-là, force m'est de laisser à d'autres le soin de les scruter de manière approfondie.

Un seul d'entre eux est pleinement de ma compétence, *Les fonts de Liège. De l'art antique à l'art mosan : sources iconographiques et stylistiques*. Elle tient du déversement de fiches. Point de réfutation, point de progrès des connaissances. L'illustration, abondante, se signale par sa médiocrité, tant pour les reproductions que pour les légendes. Le problème du style, capital, est traité pardessous la jambe. Docteur en Histoire et conservateur du Trésor de la cathédrale de Liège, l'auteur « multiplie les contacts entre Histoire, Histoire de l'Art, Archéologie et leurs disciplines sœurs » au nom de l'interdisciplinarité. Grand « donneur de sénés », il sélectionne en fonction de ses inclinations personnelles les publications dont il juge bon de fournir la référence. Celle du *Mémoire* n'est pas du nombre<sup>13</sup>.

Jean-Louis Kupper veut bien nous donner raison contre Godofroid Kurth en ce qui concerne Renier de Huy. Il ne va pas pour autant jusqu'à reconnaître que le *Chronicon rhythmicum Leodiense* est un *testis unus*, que Liège traverse une crise grave au temps de l'abbé Hillin, que ses écoles sont alors en déclin<sup>14</sup>.

Vient ensuite une étude attentive des textes à prendre en considération, entre autres celui de Louis Abry dont la découverte nous a lancés dans l'aventure, mon co-auteur et moi, et qui nous

<sup>12</sup> *Études*, p. 8-9. Les discrètes retouches apportées par Robert Halleux à ses notes ne sont pas sans me faire hausser les sourcils.

<sup>13</sup> Les relations souvent bonnes que j'entretiens avec Philippe George depuis de longues années passent par des moments de tension. Voir P. COLMAN, *Mépris non admis*, dans *Chronique de la Société royale Le Vieux-Liège*, n° 316, 2003, p. 151-152. – P. COLMAN et B. LHOIST-COLMAN, *Note sur un récent « Bloc-notes »*, dans *Chroniques d'Archéologie et d'Histoire du pays de Liège*, t. 2, n° 15-16, 2006-2007, p. 159. Référence de la citation : *Bloc-notes*, n° 11, 2/2007, p. 3.

<sup>14</sup> *Le plus ancien témoignage*, dans *Études*, p. 13-20. Geneviève Xhayet s'est chargée de « fondre » ses publications antérieures. La bilieuse citation de Godofroid Kurth est encore une fois reprise, fâcheusement assez. Pour ce qui est des écoles du XII<sup>e</sup> siècle, la page 15 des *Études* (spécialement la note 10), mais aussi la page 209, se prêtent à une confrontation éclairante avec la page 220 du *Mémoire* (spécialement la note 49). Et de même la note 17 de la page 17 des unes, mais aussi la page 145, avec les pages 229-230 de l'autre, pour ce qui est de l'armement du soldat.

inspire une appréciation soigneusement nuancée (*Mémoire*, p. 141-142, 168 et 263). Ce texte n'est pas ponctué; Geneviève Xhayet le scinde autrement que nous; la majuscule mise au mot «En» fait office d'argument; mais six autres sont là pour lui ôter tout poids. La suite de l'analyse me laisse tout aussi sceptique<sup>15</sup>.

La contribution de Monique Dehin, *Du signifiant au signifié*, entraîne ses lecteurs, d'érudite façon, dans les sables mouvants de l'exégèse chrétienne antérieure à l'essor de la scolastique. Prendre cette voie-là avec l'ambition de localiser la création des fonts dans l'espace et dans le temps, c'est faire fausse route, à mon humble avis. Seuls ceux qui sont convaincus d'avance s'inclineront devant les arguments invoqués pour justifier la présence de saint Pierre et celle de saint Jean l'Évangéliste (p. 152-161)<sup>16</sup>.

Le texte de François Boespflug, *Quand Dieu le Père s'incline vers son fils. A propos des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy de Liège et du Baptême du Christ comme théophanie dans l'art médiéval d'occident (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, démontre savamment que la scène appartient à la chrétienté occidentale, mais non pas qu'elle appartient à l'art mosan. Il ne me conduira donc pas à Canossa. Une création à tous égards extraordinaire, née de la volonté de deux personnages d'une stature exceptionnelle, peut être, j'en reste convaincu, «en avance, pour la plupart des motifs impliqués, de plus d'un siècle sur le langage iconographique du temps»<sup>17</sup>.

La dernière des quatre parties a pour titre *La technique de fabrication*. Heureuse entorse à la déclaration liminaire: «C'est le sens qui importe, le message que les fonts disaient aux gens de ce temps-là, et qu'ils redisent aujourd'hui à notre propre spiritua-

<sup>15</sup> *Traditions liégeoises sur les fonts baptismaux de Notre-Dame*, dans *Études*, p. 21-41. Un autre médiéviste liégeois s'est prêté à une discussion qui nous a heureusement rapprochés: A. WILKIN, *De l'utilisation des sources modernes pour l'histoire du Moyen Age: à propos de l'hôpital Saint-Mathieu à la Chaîne de Liège*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 113, 2003-2004 (2007), p. 89-105.

<sup>16</sup> *Études*, p. 117-167. Monique m'a dédié un exemplaire: *Disputatio discordia non est! Quid est Veritas? Magistro P. Colman discipula grata*. Le merveilleux cadeau que voilà! Elle nous remercie, Clemens Bayer et moi, pour notre «stimulante et amicale contradiction» (p. 117, n. 1).

<sup>17</sup> *Études*, p. 196. La miniature reproduite par la fig. 5, témoin à mes yeux capital, fait là l'objet d'une phrase qu'on me permettra de qualifier de désinvolte.

lité»<sup>18</sup>. Elle comporte deux textes<sup>19</sup>; Lucien Martinot s'est chargé de les commenter<sup>20</sup>.

Restent à prendre en considération trois ouvrages destinés au «grand public cultivé», attaché aux fiertés dont tant de maîtres à penser et tant d'auteurs de chants patriotiques lui ont fait un opium<sup>21</sup>.

Le premier, une *Histoire de la principauté de Liège de l'an mille à la Révolution* alertement écrite, a été publié en 2002 par Privat, l'éditeur toulousain. La controverse y est évoquée: elle est «plus stérile qu'utile, finalement», estime Jean-Louis Kupper, et je fais montre d'une «étrange obstination» (p. 70). L'agacement exhalé de cette façon n'est pas incompréhensible. Un historien que mon collègue révère a été pris en flagrant délit de légèreté; un texte qui est pour lui parole d'évangile a été soumis à critique; des sources écrites qui ne lui inspirent que mépris ont été jugées dignes d'attention. Le passage consacré aux fonts est placé en fin de chapitre «au mépris de toute séquence chronologique». Autant reconnaître qu'il est impossible de les installer en bonne place.

Le deuxième, particulièrement somptueux, a pour titre *Le patrimoine médiéval de Wallonie*<sup>22</sup>. Les fonts sont bien loin d'y avoir la place qui leur revient. Le silence y est fait sur la controverse, fort naturellement.

Le troisième, *L'art mosan. Liège et son pays à l'époque romane du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*, a été publié en 2007 par les éditions du Perron. Les fonts y sont à l'honneur dans trois des contributions. Elles figurent dans la partie consacrée à l'orfèvrerie. C'est une erreur invétérée, liée à l'attribution à Renier de Huy<sup>23</sup>. L'art du

<sup>18</sup> *Études*, p. 8. La table des matières est à restructurer.

<sup>19</sup> L'auteur de l'un des deux, Philippe Tomsin, compte parmi mes anciens élèves et parmi ceux qui me font le plus honneur; il est immunisé contre le chauvinisme; je m'en voudrais de ne pas l'en louer.

<sup>20</sup> *Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège: l'histoire de la matière face à l'Histoire*, dans *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 6<sup>e</sup> série, t. 18, 2007, p. 327-336.

<sup>21</sup> «Pour guérir du chauvinisme, cette maladie des enfants, et mettre à distance le patriotisme, cette idée fixe des adultes, il faut un long apprentissage», souligne notre confrère Luc de Heusch, savant ethnologue: *Ceci n'est pas la Belgique*, Bruxelles, 1992 (Coll. Le regard littéraire, 52), p. 14. Savoureux petit livre! L'art y est mis sur le pavois.

<sup>22</sup> Namur, 2005, p. 41 et 576-577.

<sup>23</sup> Ranger la grosserie dans la bijouterie, la sculpture sur bois dans la sculpture sur ivoire, la peinture sur panneau dans l'enluminure ou la verrerie dans la céramique ne serait pas plus justifié. Faire appel à deux orfèvres-restaurateurs colo-

dinandier et celui de l'orfèvre sont connexes et s'interpénètrent dans une certaine mesure, c'est incontestable, et c'est expliqué avec bonheur (p. 107-108). Mais situer les fonts «à mi-chemin», non!

La principale, *L'orfèvrerie mosane*, est d'Albert Lemeunier, conservateur du Musée d'art religieux et d'art mosan. «L'œuvre paraît donc relativement isolée», écrit-il (p. 112); sous ma plume, la phrase deviendrait «L'œuvre est donc significativement isolée». La brève efflorescence de l'art mosan *sensu stricto* ne débute pas avant l'abbatiat de Wibald de Stavelot (1130-1158), l'auteur en fait la démonstration malgré qu'il en ait<sup>24</sup>, attaché qu'il est pour l'essentiel aux convictions que j'ai rejetées: à ses yeux, l'attribution des fonts à Renier de Huy n'est plus crédible<sup>25</sup>, mais la réalisation en pays mosan par la volonté de l'abbé Hillin reste hors de doute<sup>26</sup>. Dans celle de Sophie Balace, *Les influences antiques dans l'orfèvrerie mosane*, condensé d'un mémoire de licence élaboré sous ma direction, les vieilles certitudes jouissent d'un attachement indéfectible. L'œuvre est «exceptionnelle» (p. 137), et puis basta! Le problème est au cœur du sujet. Le *Mémoire* lui fait une large place (p. 242-246 et passim); voué à l'oubli, il n'est pas cité une seule fois. Celle enfin de Marc Suttor, un historien en qui je

nais pour l'étude technique des inscriptions (BAYER, *o. c.*, p. 85), c'est suivre cette mauvaise pente. «Un examen approfondi et systématique... par des moyens techniques plus évolués, semble souhaitable», l'auteur en convient. Observation pertinente plus loin dans le même ouvrage (p. 286).

<sup>24</sup> *Études*, p. 114-116. Dans le chapitre du même ouvrage consacré à l'architecture religieuse, écrit par le regretté Luc F. Genicot, je ne lis pas sans intérêt «après sans doute un épisode passager de fléchissement, le mouvement reprend vigueur vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle» (p. 91). Mentions elliptiques en sens divers p. 192 et 256.

<sup>25</sup> 'Querelle des fonts' Rondon Reiner van Hæi en 'zijn' doopvont, tel est l'un des sous-titres de sa contribution à l'ouvrage collectif *Timmers Werk. Opstellen over prof. Timmers* (Sittard, 2007) intitulée *Timmers en de Maaslandse eedelsmedekunst* (p. 112-127). Le mythe forgé autour du «beroemde edelsmid-kopergieter», tout comme autour de l'orfèvre Godefroid de Huy, est passé au crible d'une salubre critique.

<sup>26</sup> Comme nous entretenons les relations les plus cordiales, lui et moi, la rédaction lui a donné de la tablature. Le choc psychologique infligé par l'essor de la controverse en 1984 s'exprime dans l'adverbe «brutalement» (p. 26), qui n'a pas pour sens «avec brutalité», mais bien «inopinément» avec une nuance d'accentuation, j'ai sur ce point tous mes apaisements. En ce temps-là, les «questionnements» au sujet des fonts étaient plongés dans un profond sommeil; «assoupi» (*Études*, p. 8) est faible; «raviva» (*Chroniques d'Archéologie et d'Histoire du pays de Liège*, t. 2, n<sup>os</sup> 15-16, 2006-2007, p. 158) fait sourire.

Académie Royale de Belgique  
Palais des Académies  
Rue Ducale 1  
B-1000 Bruxelles

Imprimerie Communications s.p.r.l. (Louvain-la-Neuve)